

Marcel Miracle

Visions des grandes criques (2010)

Seize textes principaux

1

Tahar nomade

Je vois les étoiles en plein jour ; ce don me vient d'un séjour dans un puits où j'étais tombé enfant. Depuis je nomme les constellations de ma poésie nue d'illettré.

Là où vous n'observez qu'un ciel bleu traversé par la crinière des nuages, je fais face au lion gigantesque, à l'outarde en fuite cosmique ou à la main couronnée. Les étoiles du jour portent le nom que je veux bien leur donner.

J'ordonne le monde, et la nuit mes animaux mythiques suivent la voie lactée pour laisser place à Orion.

Mon univers est criblé d'images. L'âge me donne la connaissance des pas. Nulle négation dans ma démarche et je vais sur mon âne, guidant les hommes perdus dans l'immensité de leur désert.

Je sais que le jour arrivera où mes rides seront le plan du dernier voyage vers Khof, cette montagne où l'on n'arrive jamais. Je saurai sans voir que le centre est en moi. Accroupi sur la dune, je tracerai de mon index le fameux dragon de vos contes. J'étendrai enfin ma face vers le ciel.

Pile ou face, nuit ou jour, toujours pour moi se déroule l'univers, même les paupières définitivement fermées que le sable épousera parfaitement. Noces rythmiques des silices et des vents, je retournerai d'où je viens, moi Tahar nomade.

Les visions que vous lirez sont toutes advenues au bord du grand erg, dans une crique cachée entre un plateau calcaire et un cordon dunaire infranchissable. Il y a longtemps, l'océan a léché cet endroit où l'on trouve des huîtres et des traces d'animaux que je n'ai jamais mangés.

Je m'assieds sur le sol à la verticale du corbeau rouge et viennent à moi les mystères du monde visibles et invisibles. Je ne suis rien, mes mains sont vides mais une parole m'a été donnée.

2

Les cétoines

Il possède des cages minuscules qu'il emporte très loin dans la campagne. Il marche longtemps le long des sentiers poussiéreux, s'arrêtant quelquefois subitement comme pétrifié. Il écoute alors le fond sonore. Il repart, s'arrête de nouveau.

Il se penche parfois au bord d'un trou de grillon pour enfoncer une herbe sèche qu'il retire avec d'infinies précautions et qu'il sent comme le parfumeur son nouveau mélange inédit. Un nez !

Finalement, vers la fin de l'après-midi, il choisit un endroit désolé, solitaire, inhabité, de peu d'importance et caché.

Il s'installe au fond du fossé, derrière le rocher où à l'ombre d'une souche, d'un buisson. Il regarde aux quatre coins cardinaux, hume l'air, humidifie son doigt qu'il pointe au ciel impur (poussières, cris, tourbillons minuscules, looping des mouches). Sortant quelques plumes, il ouvre ses cages minuscules dont sortent des cétoines vertes, bleues ou noires. Elles sont toutes reliées par un fil de soie jaune à la cage de plomb. Elles tournoient en un ballet étonnant que seul notre promeneur déchiffre. Si un oiseau apparaît à l'horizon proche, il se lève muni d'une gaule en jonc courte et flexible qu'il agite en un sifflement rageur. Les cétoines vrombissent puis se posent à terre.

Il se met alors à genoux pour observer l'entrelacs des courbes qu'elles forment dans la poussière du sol où quelques brindilles indiquent le sud magnétique. L'expérience terminée, il note sur un papier des lignes, des chiffres, des mots et des symboles, emballe son matériel et siffle heureux comme un merle. Revenant chez lui lentement, l'œil brillant, il croque une pistache qu'il garde longtemps dans sa bouche. Là se forment des mots nouveaux.

3

Sans visage

J'avais traîné longtemps entre Gabès et Tataouine, m'aventurant dans les rochers où l'on trouve des dents coniques de reptiles très anciens que je revends dans les souks du nord. Parti depuis trois jours, dormant enroulé dans mon "ouazra" de laine, j'allais de crête en crête, récoltant les dents, les graines et quelques herbes offrant le "voyage".

Un matin frais et sublime orné d'une aube rouge annonçait un jour de volupté intense dans ma solitude de marcheur et de descendant des bergers. J'avais préparé un petit feu pour mon thé quand une silhouette surgie de nulle part avança vers moi très lentement. Je lui criai les salamaleks usuels en arabe classique ainsi que dans les treize dialectes que je connaissais ayant cours entre Tombouctou et Bidon V en passant par Djanet et El Borma, et pourtant pas un son ne sortit de sa bouche. Arrivé près du feu, il s'assit simplement, me tendit la main qu'il posa ensuite sur son cœur en signe d'apaisement mais resta totalement et complètement enturbanné. Je ne voyais pas ses yeux, je pris peur, il sentit ma frayeur et sans dire un mot enleva le tissu qui enroulait sa tête. Il n'avait pas de visage !

Ses mains agitées et agiles écrivirent rapidement dans le sable la solution de l'énigme : il venait d'une région du monde où la honte d'être homme était tellement forte que la population avait pris la décision irrévocable de rayer définitivement leur visage de la face de l'univers. Il m'expliqua par signes qu'on faisait boire aux enfants de leur race la poudre osmurienne pendant cent onze jours consécutifs et qu'alors le miracle se produisait. Osmur est dans notre mythologie un mensonge et un os caché. Il ne but évidemment pas mon thé et fut bien vite fatigué d'écrire et d'effacer le sable. Un silence effroyable s'abattit entre nous. Il remit son turban bleu-nuit et partit lentement vers l'est en me laissant en cadeau une pièce de monnaie n'ayant que le côté pile.

4

Le jardin

Le jardin-silice est un jardin miniature que j'ai découvert par un été torride dans la sixième crique vers le sud. J'étais à genoux admirant les fourmis argentées qui courent ensemble et se regroupent en un quart de seconde au bord de leur trou en un mouvement de pulsation étonnant. Sur ma gauche, mon regard de faucon blessé vit une mâchoire de gerboise d'un blanc immaculé et d'une beauté foudroyante. Cet os était au bord d'un terrier abandonné, sous un abri sous-roche, et là à ma grande stupéfaction je rencontrai un jardin complet qui palpitait en plein Sahara. Une clôture d'euphorbes délimitait un espace d'à peine un demi-mètre carré. Une porte verticale était posée au milieu de la clôture, c'était une roche trouée enfoncée dans le sable.

Les allées tracées de cailloux blancs formaient des espaces pour de minuscules fleurs rouges, d'infimes mousses bronze et de délicieux

lichens roses. Une barque de brindilles de la taille d'un dé était ouverte. A l'intérieur, un homme lisait tranquillement un parchemin de papier à cigarettes posé sur une table de coquille.

Quelques outils d'épine trônaient posés sur un arbre d'un pouce de haut où quelqu'un avait accroché un panier vide. Au fond du jardin un chien dormait à côté à côté d'un petit scarabée noir. Leurs pattes entremêlées trahissaient une grande familiarité. Des oiseaux infimes bourdonnaient et sur une dent de hérisson était posé un verre d'eau fraîche embué avec une goutte qui perlait sur l'ivoire.

Avec une brindille je déplaçai deux ou trois choses dont un zébu de plomb, sculpture posée là par un voyageur venant de l'extrême sud où cet objet est un talisman que l'on cache dans l'oreille.

Une atmosphère de paix intense se dégageait de l'ensemble et, sortant la tête de l'ombre, je retrouvai la fournaise habituelle et l'air vibrant de chaleur.

Je me redressai péniblement pour remercier le ciel d'en haut et d'en bas de cette merveille cachée, éphémère, mystérieuse qu'un vilain coup de vent allait anéantir.

5

Ma bibliothèque

J'ai installé une bibliothèque intime dans une carcasse de voiture. J'y entre par le coffre défoncé et, à la place du chauffeur, le sable a laissé un espace que je déblaie régulièrement et que je protège de cartons. Là je lis tranquillement recroquevillé sur moi-même, ma tête touchant le capot rouillé et les genoux contre mon cœur.

Quelquefois une vipère fait intrusion mais mon bâton ferré la fait fuir : ici est l'ancre du savoir.

J'y ai empilé quelques livres rarissimes dont le fameux "Holy writ" de Bombay. Je lis aussi le prince Toursky, surtout son « N » majestueux. Quelques opuscules de Chazal sur papier rose m'enchantent.

Issa, Takuboku, Pessanha, Lowry. J'ai aussi compilé des poèmes sur de courtes pages en carton des paquets de "Cristal" que jette Mohammed.

J'ai un atlas de poche où le monde n'est plus ce qu'il est, un livre de photos anciennes, l'histoire de Sindbad et des pages en arabe que je ne comprends pas mais dont la calligraphie m'émerveille.

Je récris les "Leçons de ténèbres", l'histoire capsienne et mon univers, mon arche personnelle.

On ne m'a jamais rien volé et même une fois, j'ai retrouvé un livre inconnu d'une écriture remarquable. Je ne sais si je lis à l'endroit ou à l'envers cet ouvrage énigmatique.

Ma carcasse rouille, je déplie mon corps et reviens vers l'oasis qui glougloute.

Le verbe est en moi.

6

Le radeau

On se moque de moi, mais cela m'est égal. J'ai lu que le déluge avait eu lieu il y a longtemps et qu'une arche avait été construite.

Ici le sable est partout et je trouve des coquilles marines ; j'en conclus que l'océan était là et qu'il reviendra. Je construis donc un grand radeau en plein désert. Chaque jour il est de plus en plus efficace contre les vagues à venir. Il sera bientôt fini. J'ai essayé de capturer les bêtes du désert pour les emmener avec moi, mais aucune n'a voulu rester et je répugne à les attacher. Il me reste donc à faire le plus important, créer moi-même les animaux. Au début, j'ai fait ceux que je voyais d'une argile blanche très pure, puis petit à petit j'ai créé les animaux que j'avais en moi. Des animaux étranges mais pourtant bien réels puisqu'ils apparaissaient au monde.

Bientôt mon radeau a été trop petit et j'avais le choix entre en faire un deuxième ou diminuer la taille de mes créatures. Personne ne voulant s'engager avec moi, je fus donc contraint à modéliser mes animaux archétypaux dans une autre matière et à d'autres dimensions.

J'essaie pour l'instant de découper les pétales de roses, mais j'ai peur que cela soit bien fragile. L'argile a séché et commence à s'éroder. Il n'y a pas assez de bois pour sculpter. Je ne sais que faire, mais le déluge me permettra peut-être de trouver une solution avant de s'abattre sur ce monde. Mon univers est primordial et le déluge le sait.

Je réfléchis sur mon radeau et de nouveaux êtres s'accumulent dans ma tête. Il faudra aussi que je sauve les végétaux, les minéraux, les nuages.

Il faudra que je sauve le sable de la vague.

On se moque de moi, mais cela m'est égal.

La pierre indomptable.

Elle vit exclusivement au bord du plateau calcaire, autour des latitudes 30° avec une expansion est-ouest du Fezzan libyen à l'Algérie.

Sa forme est ovoïde avec une surface rappelant vaguement une balle de golf, mais sa couleur va de l'ivoire ancien au rose sale. Elle a un aspect poli et alvéolé caractéristique. La taille varie peu mais disons grosso modo celle du poing d'un enfant.

Elle est qualifiée d'indomptable parce que si vous la rencontrez malgré sa rareté, vous n'arriverez jamais à l'attraper. Ses stratégies d'insaisissabilité sont de plusieurs ordres.

Tout d'abord, elle est capable d'augmenter la gravité locale afin que son poids soit énorme pour un humain : à trois vous n'arriverez pas à la décoller du sol, même si vous la faites tourner sur elle-même. Ce phénomène étrange est qualifié de "Ouazabim" par les Arabes. Ensuite comme beaucoup d'êtres vivants du désert, elle pratique l'enfouissement rapide. Vous approchez d'elle et elle est déjà à un mètre sous le sol. N'essayez pas de creuser, vous y passeriez la journée. Sa dernière stratégie connue est le mimétisme lenticulaire. Elle « s'écoule » comme une galette sur le sol en prenant la forme du substrat avant même que vous arriviez. Ti Mondo parle du "saut parcellaire" qui consisterait pour la pierre à sauter de côté, mais je doute de la véracité du fait. Par contre Mardochée Aby Serour, le plus grand marcheur du désert du siècle passé, affirme avoir vu cette pierre étrange qu'il nomme "barbwab" s'échauffer à tel point qu'il serait impossible de la saisir.

N'éclatez pas de rire, tous les Sahariens savent que ces pierres existent, vivent et meurent. J'en ai moi-même observé plusieurs fois et croyez-moi, mon cœur bondissait de joie à la faire tourner sur elle-même sans pouvoir l'emporter. Si vous la caressez comme seul un enfant sait caresser un petit caillou, vous n'entendrez pas de ronronnements, mais une paix indicible descendra sur vous et vous vous sentirez encore un peu plus fort de ne rien posséder.

8

Pêche au ciel

La désertification du Sahara a commencé il y a six mille ans et il est installé ici depuis trois mille ans. Or je viens de trouver entre deux dunes du matériel de pêcheur : gaule, bouchon blanc et rouge, file de nylon intact, hameçons en acier bleuté et panier d'osier sentant le poisson.

Des écailles de silex jonchent le sol. Pas de traces de pas.

Moi seul et ce mystère, je m'accroupis et je soupèse chaque objet très longuement pour essayer de percer le mystère. L'ombre d'un nuage obscurcit la scène et je lève la tête : au ciel, à la verticale d'où je suis s'étend un lac bleu splendide agité de vaguelettes cotonneuses et mon oreille perçoit même un léger clapotis. J'installe la gaule, mets un criquet à l'hameçon et lance le bouchon tout là-haut !

Je vois nettement le flotteur coloré rester au ciel au centre de ronds concentriques et le bras levé j'attends un moment que ça morde. Le bouchon s'enfonce, revient et hop ! je tire pour entrevoir un éclair d'argent retomber du ciel.

Patience. Le soleil tape dur maintenant. Je rate encore deux fois ce que je crois être un poisson volant. Je remballe le matériel, l'enfouis légèrement sous le sable et repars herboriser parmi les euphorbes de l'erg. Le monde est mystérieux, colossal, inattendu.

Je suis ivre de bonheur et j'avance les yeux hébétés, suivant les traces du varan noir.

Warole, la varan, peut-être mange-t-il les poissons tombés du ciel ?

9

Fumées

Dans mes criques minérales secrètes et lointaines, le vent pousse parfois des bouteilles vides. Pour éviter cette pollution visuelle, je pratique la destruction : j'enflamme cette matière plastique qui fume noir vers le ciel bleu.

Avec le temps, je me suis aperçu que les volutes prenaient des formes déterminées dont le nombre est limité. J'en ai dénombré seize, soit très exactement le nombre des figures géomantiques.

La première a forme de dragon, la dernière forme une vulve. Il y a un secret pour les autres. La nouveauté de cette pratique divinatoire, que j'appelle pompeusement la polyéthylénomancie, est que les

figures s'enchaînent naturellement, toujours par six, et que l'interprétation, avec le temps, a coulé de source.

Je sais exactement si je vais trouver un silex taillé ce jour, si la huppe volera vers moi, si l'âne bleu va m'apparaître, si la tempête va effacer mes pas ou si le fennec viendra lécher ma main. Je note précisément l'alternance des figures dans un carnet jaune et je remarque des séries étonnantes, dont le sens m'échappe encore. Il y a donc une lecture immédiate, verticale, et une lecture secondaire, horizontale. J'apprends.

Un jour les figures noires sont restées figées au ciel pendant une bonne heure et les cochevis huppés sont venus tourner autour de cette écriture, qui ne leur paraissait pas étrangère. J'avance.

Les corbeaux restent perplexes, mais ne perdent pas une miette des processus.

L'avenir se déroule.

Le vent se lève.

Je voile ma face d'infidèle en terre musulmane et retourne au campement boire le thé.

La nuit massacrée d'étoiles étend son manteau de questions.

Demain je saurai.

10

L'âne bleu

L'âne bleu vient souvent discuter avec moi. Son pelage est l'incarnation du ciel et l'âne se cache pour que celui-ci perde éternellement. Par chance on s'est rencontré au bout d'une même graminée, lui mangeant une extrémité, moi me curant les dents avec l'autre. Depuis nous sommes frères, fabulateurs.

Je lui ai raconté ma vie misérable et lui son existence effarante d'anecdotes pures et vibrantes. Il a vu tant de pierres précieuses, d'aubes mystiques, de cadavres bourdonnants et de mirages mirobolants que son univers est un labyrinthe d'histoires magnifiques. Il a connu des bandits édentés, des couples amoureux en plein coït, des oiseaux rares, des aventuriers de pacotille, des bergers rêveurs, des boas endormis, des passages secrets et des djinns hilarants.

Je n'ai connu que quelques figures érodées et les traditions des peuples d'ici. Il adore que je lui parle du feu, des cartes et de la brouette, qui lui tire un braiement de bonheur.

Quant à moi, j'attends toujours le moment où il causera des grands chamans néolithiques qu'il a admirés avant que ce peuple ne disparaisse.

L'un d'entre eux, me dit-il, était capable de se transformer en chèvre, un autre parlait avec les feuilles et dormait sur une jambe comme le héron. Ils jouaient du rhombe de silex et alors tous les êtres vivants écoutaient ce chant minéral admirable. Les étoiles, à cette époque, descendaient quelquefois à terre sous forme de roues de feu pour offrir un spectacle aux hommes qui aimaient l'univers. Désormais, comme nous tous, il est un peu amer et voit dubitativement le virtuel remplacer la matière qui donne l'ombre. L'âne bleu repart en trotinant, me lançant comme au-revoir un pet tonitruant. Il disparaît dans l'erg immense sans laisser de traces.

Je reprends mon herbe que je mâche en traçant un cercle autour de moi.

La peur m'a quitté désormais et je sais que le ciel est avec moi.

11

Leitif le voleur

"Nous graissions l'anus des mules pour obtenir un silence total dans la nuit des montagnes désertiques" me disait Leitif, contrebandier et voleur respecté d'El Goléa à Aswân. Désormais à l'ombre de la prison de Gabès, il raconte, édenté, ses histoires de brigandage à mourir de rire.

Il a tout fait, du hachich à l'argent sale, des vraies rouses faussement vierges aux armes tchèques en passant par l'essence frelatée. "J'ai vendu des squelettes de dinosaures et des dents en or, des peaux d'hyène et de la plume d'autruche. J'ai détrossé nombre d'aventuriers en chemise siglée, aimé des femmes qui s'avéraient être des hommes, épousé une vraie princesse et dormi sur la paille avec les chèvres. J'ai senti la boue et la rose, mangé de la caille et de l'herbe, perdu beaucoup d'argent et gagné quelques cicatrices."

Leitif parle toutes les langues, ment comme un arracheur de dents et prie cinq fois par jour tourné vers le soleil levant. Il a quelques tatouages ethniques et d'autres beaucoup plus salaces. L'auriculaire gauche lui manque et des touffes de poils noirs sortent de ses narines où il cache encore une boulette secrète. Il ne possède plus rien, mais on lui a laissé une bague que personne, jamais, n'a réussi à faire glisser de son pouce ou à couper.

C'est une intaille noire montée sur un métal inconnu dont le motif change suivant l'observateur. Il ne sait d'où elle vient, mais il l'a récupérée sur un cadavre dont encore maintenant il peine à faire la description. Assurément un être venu d'ailleurs. "Leurs sabots étaient enveloppés de jute et leurs dos sanglés de chaînes en vermeil" affirme-t-il pour terminer l'histoire des mules entre deux frontières. "J'avais beaucoup trop bu et je titubais, mais le chemin était si étroit que je ne pouvais me perdre."

Leitif sourit et s'endort sur son univers intime qui va bientôt disparaître. Demain on dit qu'il sera pendu, mais il en a vu d'autres, dit-il, confiant en son étoile de brigand et son amulette étrange coincée à son pouce qu'il cache dans son poing crispé avant de dormir.

12

Oiseau rare

Les ornithologues étaient venus de la capitale pour entourer l'oasis de grands filets et capturer tous les oiseaux qui étaient légions dans le coin : oiseaux du désert, oiseaux migrateurs, oiseaux des palmeraies et rareté locales. Le but était de recenser, dresser des listes, quantifier, décrire, baguer, peser, évaluer l'état sanitaire des populations, répertorier de nouvelles espèces, faire un catalogue complet de l'avifaune ksarghilanienne. On avait recruté des étudiants, mais aussi de "grosses pointures", professeurs et spécialistes de tous les instituts de recherche spécialisés dans les domaines de la plume et du bec. On capturait de nombreux volatiles, qui étaient auscultés sous toutes les coutures, mesurés, passés au trébuchet et identifiés, numérotés, photographiés, dessinés, peints, sculptés. On collectionnait même les plumes.

La liste s'allongeait et quelques bonnes surprises enchantaient nos scientifiques.

On prit le dernier jour un minuscule (oiseau) totalement rouge-feu, à l'exception des trois rectrices orangées de la queue érectile. Ce fut la stupéfaction générale ; non seulement l'espèce était inconnue, mais le genre même n'avait jamais été décrit !

L'oiseau était vigoureux et piaillait comme une vulgaire poule de basse-cour. On le mit en cage afin de l'observer attentivement. Quand la nuit vint, son plumage s'assombrit et offrit l'exact réplique de la voie lactée ; on ouvrit la cage, mais elle était vide. On venait de capturer la nuit et la nuit s'était enfuie.

Perplexes, les piégeurs ne dirent rien et plongèrent dans des raisonnements délirants.

On effaça toute trace de l'évènement et on exigea de chacun la promesse de se taire.

L'affaire était close.

13

La colonne sonore

Il était à genoux devant une colonne de pierre dressée, isolée dans un désert de cailloux. L'érosion avait laissé là cette colonne verticale de quelques mètres de haut et parfaitement circulaire. Je lui demandai pourquoi il était à genoux comme ça, en extase, en prière, en crise ?

Chut ! me répondit-il, un doigt sur la bouche.

En dressant l'oreille, on entendait faiblement mais très distinctement un écoulement continu à l'intérieur de la pierre. Mais au fur et à mesure de la concentration s'ajoutaient nettement d'autres sons insolites : des gens s'interpelant, des chiens jappant, le cri du coq, les rires d'une femme ...

C'était ahurissant. Nous avions tous les deux la même définition des bruits perçus. En collant l'oreille contre la pierre, on reconnut le trille de l'alouette, un hennissement, du fer frappé par un forgeron, une langue étrangère et des crissements de pneus.

Tout autour, c'était un silence parfait. Nous décidâmes de faire un trou dans la paroi pour en avoir le cœur net, mais après deux heures d'un travail acharné, nous fîmes le constat que la colonne n'était pas creuse et que le phénomène continuait : nous entendîmes cette fois nos propres voix et nos propres efforts. Cette colonne avait une mémoire auditive et restituait ce qu'elle avait entendu ! Nous nous surprîmes à chuchoter, n'était-elle pas là pour nous trahir ? Écoutait-elle aussi les cœurs de hommes, les pensées secrètes ?

Nous fûmes tristes de l'avoir abîmée et nous l'embrassâmes pour nous faire pardonner. A genoux ! nous dit-elle subitement et voilà deux hommes à genoux en plein désert devant une colonne de pierre. Une silhouette se détache de l'horizon, un voyageur se dirige vers nous.

14

L'ermite

L'ermite vit dans une anfractuosité de rocher ; il est à moitié nu, accroupi à regarder devant lui. Il ne boit pas, ne mange pas, ne dors pas, ne cause pas et reste immobile. Il est inutile de lui laisser quelque chose, jamais il n'y touchera.

Et pourtant il est bien vivant : ses paupières se ferment régulièrement, ses narines palpitent, sa respiration est faible mais audible, ses cheveux poussent. Quelquefois il bouge à peine un doigt ou tourne très légèrement la tête.

Sur sa poitrine apparaissent et disparaissent des scènes tatouées très simple : une main, une croix, une lune, un trait horizontal surmonté d'un point. Le docteur Abdel Majid en a recensé très exactement cinquante-six en trois ans d'étude. Ces signes reviennent régulièrement selon une fréquence variable. : une à trois fois par semaine sans ordre apparent. Depuis qu'il a commencé ses observations, la main est apparue cinq fois et l'étoile trente-deux. Une seule fois un lézard, le maximum pour une spirale.

On ne sait si c'est un langage, une performance artistique ou un miracle. Au début il y avait foule, maintenant très peu de gens viennent.

L'endroit est particulièrement isolé et seuls les serpents se plaisent ici. Quelqu'un, un jour, lui a coupé les cheveux. Il s'est laissé faire sans rien dire, mais il semble que chacun d'eux soit revendu à prix d'or. Pourtant on ne lui attribue aucune guérison. Les infirmes et les malades venus le voir sont tous repartis infirmes et malades. Les autorités ne se déplacent pas, invoquant sa parfaite respectabilité aux lois du pays et l'absence d'influence sur les foules crédules. On finira peut-être par l'oublier. La nuit il ne s'étend pas et garde la même position. Les signes restent visibles par une espèce de brillance interne. Quelquefois un fennec se tapit à ses pieds, mais jamais sa main ne plonge dans son pelage. L'univers est insondable, son regard impassible. Peut-être est-il  ternel ?

15

L'ombre des nuages

J'étais allongé sur de longues perches comme à mon habitude et j'allais sombrer dans le sommeil quand quelqu'un fit vibrer mon fragile édifice de béquilles. Un enfant tenait à deux mains la base de

l'une d'elle et tirait dans tous les sens en me demandant de descendre urgemment. En trois sauts j'étais vers lui et tendais l'oreille, prêt à fuir, à découvrir ou à dire.

Il me demandait de venir observer l'ombre des nuages à quelques pas de là. J'avais vu ces nuages avant de fermer les yeux sur mon nid, mais j'avoue que l'ombre de ceux-ci n'avait pas retenu mon attention.

Quelques dunes plus loin se livrait un étrange combat : un lion dévorait une gazelle, mais cette lutte était d'ombre ! L'ombre des nuages. On voyait nettement la gueule du prédateur briser l'échine d'une gazelle affolée qui tentait de s'enfuir.

Evidemment les détails étaient masqués, mais la scène paraissait nette. Or à la verticale de ces ombres chahutées, il n'y avait que les nuages simples, ronds et doux de l'été.

Le mystère était d'autant plus affolant que le silence habituel du désert retentissait de cris, de chars et de souffles ...

La scène s'est déroulée durant un bon quart d'heure devant nos yeux : du chaos de départ, griffes et sabots entremêlés, jusqu'à l'effondrement final où l'on voyait, toujours sous forme d'ombres, un lion apaisé mettant ses pattes sur le corps disloqué de l'ongulé. En haut, les nuages n'avaient aucunement bougé et dans le silence final, il y avait une énorme distorsion entre ces nuages habituels et tendres à la verticale d'une scène cruelle et naturelle, toute d'antracite sur le sable chaud.

Le vent effaça tout et nous laissa pantois. L'enfant se mit à courir vers le village. Quant à moi, je suis resté longtemps à chercher sur le sol des indices du tumulte qui venait d'avoir lieu. Rien, absolument rien n'attestait la lutte que nous venions d'observer. Je gardai un peu de sable de l'arène. De arena.

16

Le faucon et l'horizon

Ahmed le fauconnier avançait poing levé en attendant le retour de son meilleur épervier, qui avait disparu à l'horizon.

Le soir tomba sur un poing nu.

Jamais, de mémoire de nomade, un épervier dressé n'avait été volé, tué ou perdu, toujours l'épervier revenait au poing de son maître.

Ahmed s'obstina et resta de l'aube au crépuscule poing levé pour attendre son fidèle chasseur de colombes.

On lui fit comprendre que la fatalité avait quelquefois mauvaise tournure, même pour un bon musulman comme lui.

Mais Ahmed refusa cette perte et accusa l'horizon de lui avoir volé son oiseau.

L'horizon, disait-il est ici dans le désert une ligne couchée infernale alors que mon poing dressé vers le ciel montre le paradis. Le paradis doit triompher de l'enfer quand un homme est bon assena-t-il. Il partit combattre l'horizon droit devant lui, s'arrêtant dès qu'un oiseau paraissait au loin. On retrouva son squelette poing tendu, mais au sol bien sûr.

L'horizon avait gagné, le faucon d'Ahmed est un point sur l'horizon, un élément de l'horizon, un traître.

La liberté est à ce prix.